

L'ORGANISME HUMAIN ET SA RÉSISTANCE AUX DÉPLACEMENTS

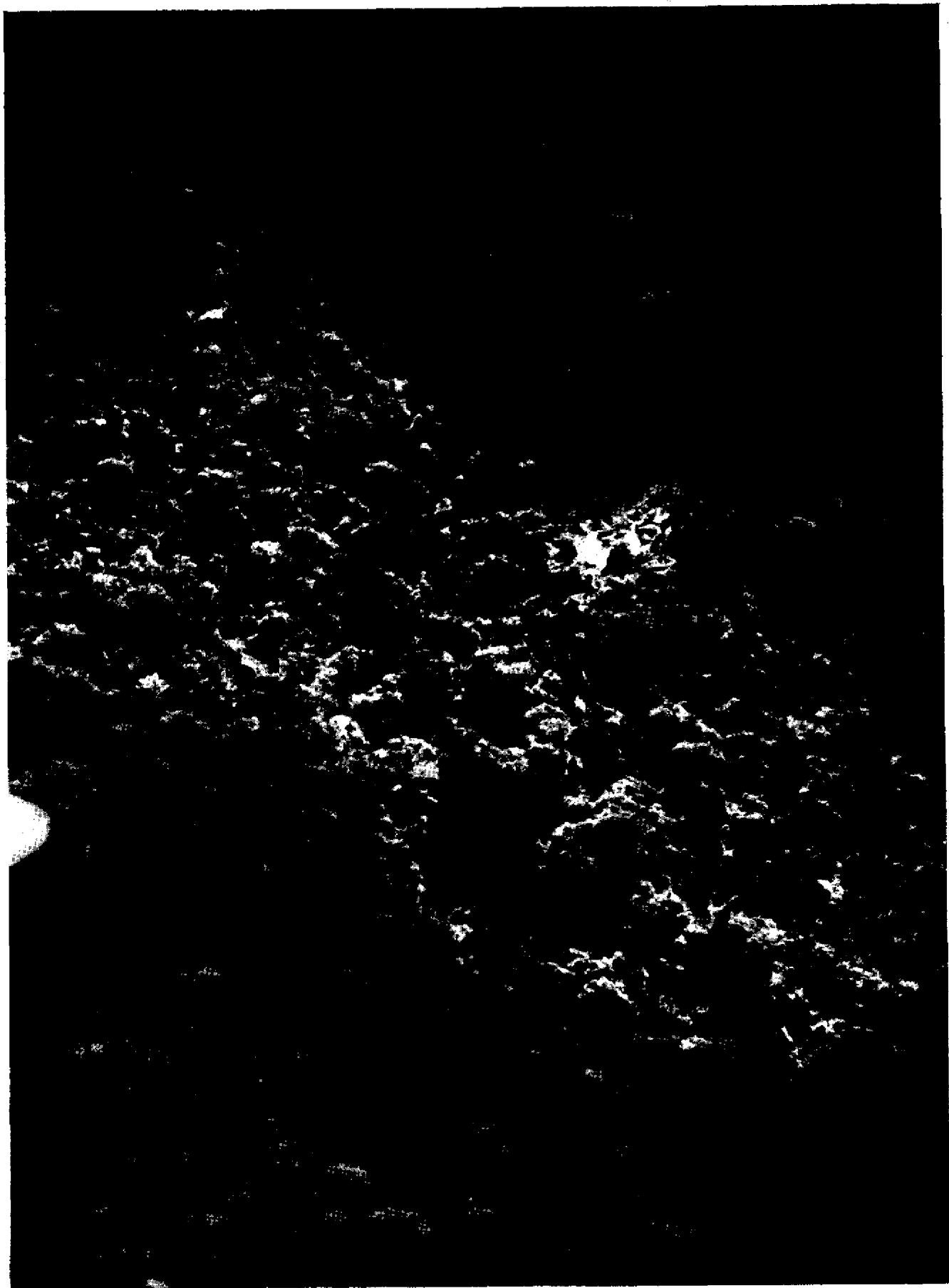
L'actuelle suppression des distances et l'aisance avec laquelle bon nombre de nos compatriotes, pleins de dynamisme, décident d'aller faire leur vie sous d'autres cieux, ne fait pas que soulever des questions d'ordre commercial, industriel, administratif ou financier ; elle pose à la Biologie et à la Médecine des problèmes nouveaux que ces sciences doivent s'efforcer, selon leur mission, de résoudre au plus vite et au mieux. Ainsi l'exige l'intérêt le plus pressant des pionniers ayant pris à cœur de valoriser les richesses latentes de notre empire.

Les migrations individuelles auxquelles nous assistons en ce moment n'ont, en effet, rien de commun, bien au contraire, avec ces migrations de peuples dont nous parle l'histoire de l'antiquité. Dans ces dernières, des masses plus ou moins denses d'individus de tout âge, et de l'un ou l'autre sexe, comme poussés par un mouvement irrésistible issu d'un instinct profond, partaient à la recherche de terres inconnues, susceptibles de leur procurer le plein épanouissement corporel, psychique, économique, auquel elles aspiraient. Vague pressentiment d'une nécessité à laquelle obéissent tous les êtres vivants, et en vertu de laquelle chaque espèce, chaque race, chaque variété animale ou végétale ne peut atteindre à sa perfection somatique, ni augmenter son extension, son rayonnement, sa pérennité, que dans un milieu adéquat, une ambiance pro-

pice à la réalisation de cette harmonie qui doit exister entre le cosmos et l'individu.

Le but à atteindre aujourd'hui est tout autre. Il ne s'agit plus de rejoindre une aire géographique de meilleur conditionnement vital : dans la plupart des cas, l'homme veut ignorer, et va même jusqu'à sacrifier, les nécessités de sa chair pour se plier uniquement aux aspirations de son esprit. Il s'est imposé une mission et ne la remplit souvent qu'au prix d'une rupture d'équilibre, d'un divorce entre sa volonté et ses possibilités.

Les vides qui se creusaient tout au long du chemin dans la longue théorie des migrants d'autrefois opéraient une sélection en faveur des plus résistants et la vigueur du rameau restant n'en pouvait qu'être accrue. Mais l'homme s'est, de nos jours, placé sur un plan plus ambitieux. Dans le profit qu'il cherche en se *déplaçant*, il vise à la fois plus loin et plus haut que ne faisaient ses ancêtres, et veut affermir son emprise sur le milieu naturel. Le seul dommage, en cette affaire, est que ce milieu ne se laisse point dominer si aisément : ses retours offensifs exercent parfois d'irréparables atteintes sur les organismes qui n'ont pas su, ou pu, se plier à ses exigences. Ainsi que le dit fort bien Max SORRE dans ses *Fondements de la Géographie humaine* : « N'importe quel individu ne peut pas être transporté n'importe où, pas plus que n'importe quel groupe ne peut essaimer sous n'importe quel



*Etablissement humain au cœur de
la Forêt Equatoriale.*
(Photo P. Ichac.)

climat ». Telle est la leçon de l'expérience. Il est connu depuis longtemps, par exemple, que dans les villes bâties à haute altitude, au Mexique et en Bolivie, les blancs disparaissent, frappés par eux-mêmes ou bien dans leur descendance, affligés de tares congénitales, telles que doigts en baguettes de tambour, et finalement de stérilité. Des faits semblables ont été constatés de nombreuses fois et en différents points du globe, mais notre intention n'est point de nous y arrêter dans le détail et de nous tenir, au contraire, sur le plan des idées générales.

Dans ce but, nous commencerons par examiner rapidement les données essentielles du conflit opposant, d'un côté, l'être humain avec ses conditions physiologiques d'existence et ses visées de conquête sur l'espace et sur le temps, de l'autre côté, l'ambiance hostile tout ensemble par les incessantes variations de son milieu proprement physique et par ce que DARWIN a inclus sous le terme de « concurrence vitale ».

**

Du milieu physique, nous ne pouvons nous arrêter à dire ce qui en a été, excellemment et à de fort nombreuses occasions, exposé dans les publications scientifiques. Aussi bien, nous sommes, dès à présent et grâce aux connaissances nouvelles acquises par la *Météoropathologie*, en possession d'une multitude de renseignements. Ceux-ci, colligés, examinés et discutés, concernent aussi bien l'influence, sur les organismes humains, de la pression barométrique, de la température ou de l'irradiation solaire que du degré hygrométrique, de l'ionisation atmosphérique, de la pluie, des vents et, en bref, de tous ces éléments qui, par leur diversité et leur mobilité, obligent sans arrêt nos organes à des rétablissements d'équilibres fonctionnels, bienfaisants lorsqu'ils demeurent dans les limites du domaine physiologique, alarmants ou franchement nocifs quand ils les dépassent pour atteindre le domaine pathologique.

Ainsi que nous l'allons voir tout à l'heure, les frontières ainsi tracées entre le physiologique et le pathologique ont quelque chose de flou, d'imprécis, tenant surtout à l'importance du facteur racial ou du facteur individuel. Mais si nous voulons continuer à considérer les choses d'un peu haut, nous retiendrons seulement qu'HIPPOCRATE, déjà, avait formulé cette remarque profonde que tous les heurts et toutes les vicissitudes auxquels les conditions

atmosphériques habituelles soumettent un organisme vivant, sont nécessaires à l'entretien de son existence. A vivre continuellement dans un milieu *climatisé*, jamais soumis aux variations naturelles d'humidité, de chaleur ou d'éclairement, notre corps s'étiole, dégénère et se dirige sans heurts, mais en toute certitude, vers sa déchéance finale. Le vivant ne peut donc durer que dans la variation de l'ambiance, celle-ci commandant le jeu de ses fonctions internes. On ne saurait mieux le comparer, en cela, à la montre qui « se remonte toute seule », par le secours des microchoes que la marche de son porteur imprime à un balancier dont les oscillations retendent son ressort, tout au long du jour ; que son propriétaire s'attarde longuement au lit, la montre ne manque point de s'arrêter...

De tous les facteurs cosmiques dont l'action s'exerce sur le vivant, un des plus importants, qui reste encore le moins bien connu, réside dans l'ionisation de l'air, dont les variations quantitatives, et encore davantage les changements de signe, affectent parfois d'une manière désagréable certaines personnes.

**

Avant d'aborder la question des rapports de l'homme et du milieu au sein duquel se déroule son existence, mieux vaut, pensons-nous, examiner ce « milieu vivant » auquel il appartient et dont il ne représente qu'un cas tout à fait particulier, bien qu'il ne soit habitué à se considérer comme en opposition à peu près constante avec tout ce qui, dans ce milieu, n'appartient pas à sa propre espèce.

Dans le monde animé, on distingue à l'ordinaire des animaux et des végétaux. Départir les êtres entre ces deux règnes est besogne aisée quand on s'adresse à des êtres déjà très évolués, mais de sérieuses difficultés s'offrent aux naturalistes dès qu'il s'agit de classer des éléments plus frustrés, tels que certains protozoaires, de simples champignons monocellulaires (en qui on a parfois voulu voir des caractéristiques animales) et même des bactéries. Ces hésitations proviennent d'un mauvais départ quant au choix des critères sur lesquels doivent s'appuyer les distinctions à établir. Il est en dehors de notre sujet d'insister sur ce point. Pour nous, ce qui tranche la question, prise à son origine, c'est le mode de nutrition, ou autotrophe (qui est celui des éléments assurant entièrement leur subsistance à partir de substances minérales et de modes

énergétiques directement empruntés à l'ambiance inanimée), ou hétérotrophe (qui est celui des éléments puisant le principal de leur alimentation chez d'autres êtres animés et vivant à leurs dépens, soit en parasitisme actuel, soit en parasitisme différé). Aux premiers, qui sont essentiellement des éléments solaires, réalisateurs des synthèses glucidiques. — lesquelles semblent constituer une étape obligée dans la réalisation des protéides, — appartient le caractère végétal. Aux seconds, — vivants ne pouvant vivre que du vivant et y puisant des synthèses toutes faites, qu'ils se contentent de remanier pour en constituer leur substance spécifique, — revient le caractère animal. Le mode de nutrition conditionne la morphologie : le végétal, qui vit essentiellement du milieu où il évolue, multiplie ses relations avec celui-ci et présente le maximum de surface par rapport à son volume propre : l'animal, au contraire, réduit ses relations avec le milieu physique, s'enferme dans une enveloppe et offre le maximum de volume par rapport à sa surface.

Les végétaux et les animaux supérieurs qui, les uns et les autres, ne représentent rien d'autre que des associations symbiotiques entre éléments végétaux et éléments animaux primaires, ne sont, à proprement parler, que des sommations où, chez les unes, le caractère végétal surclasse le caractère animal, cependant demeuré présent, et où, chez les autres, c'est rigoureusement l'inverse. De telle sorte que, pour un être vivant, l'appartenance à un règne est, tout comme l'appartenance à un sexe, chose toute relative.

La loi d'association, qui préside à la réalisation des symbioses, — ces dernières ne constituant qu'un cas singulier de parasitisme, — dérive en ligne directe de ce principe biologique essentiel que « vivre, c'est durer ». Elle explique, ou mieux elle expliquera avec clarté tous les faits de l'évolution des êtres organisés, et s'étendra jusqu'aux faits d'immunité, d'infection et d'adaptation. Mais, dès maintenant, elle nous aide à comprendre plus finement pour quelle raison les agressions qu'il doit redouter, en provenance du « milieu animé », sont généralement plus à craindre, pour un être, que celles inhérentes aux conditions du milieu inanimé.

Voici donc, l'un en face de l'autre, ces deux règnes, non pas absolument antagonistes, mais bien plutôt, l'un par rapport à l'autre et dans l'ensemble de la nature, complémentaires. Le

premier apparu sur la Terre est vraisemblablement le végétal, que nous voyons pousser ses articles ou étaler ses frondaisons, avec des possibilités de se développer démesurément dans l'espace et dans le temps. Le second venu, décidé à s'affranchir, dans la mesure qui lui est permise, des servitudes imposées par une ambiance cosmique ne lui restant qu'indirectement utile, se sépare d'elle et s'isole dans la tour d'ivoire de son revêtement épithélial. Il se relie à l'extérieur par l'intermédiaire de ses sens, système incomplet qui le renseigne seulement par une méthode de prélèvements.

**

Voici donc situés les adversaires en présence ; d'une part, un milieu physique mouvant, jamais absolument semblable à lui-même aux différents instants où on le considère, complexe qu'il n'est possible d'analyser un peu clairement qu'en y introduisant la notion des *micro-climats*, c'est-à-dire en réduisant à un minimum l'aire examinée tant sont variables les conditions s'établissant, non seulement d'un moment à l'autre, mais aussi d'un lieu à l'autre, quelquefois très rapproché du premier. D'autre part, un milieu animé et d'une complexité encore plus affirmée, où tous les éléments composants ne se contentent pas d'être en guerre les uns contre les autres, mais possèdent en commun ce caractère d'être lancés à la conquête de l'espace et du temps, de l'espace pour s'y étaler, et du temps pour durer dans leur emprise sur le monde.

Ainsi, la vie se montre à nous sous ses divers aspects : marquée par une lutte incessante, elle est, tout ensemble, un processus d'envahissement et un processus de durée. Tout le reste n'est qu'épisodes du combat qu'elle livre, et dispositifs ou matériels de bataille.

Parmi ces derniers, il en est un, tout à fait éminent et bien digne de retenir notre attention. Spécifique de l'organisation vitale, il entre en jeu dans toutes ses manifestations et, de sa valeur de réalisation, dépend entièrement notre sort ultérieur. Nous voulons parler des systèmes-tampons, des mécanismes amortisseurs, constitutifs de tous les organes et de toutes les fonctions du vivant. Plus ou moins perfectionnés, tout au long de l'échelle des êtres, du monocellulaire au vertébré supérieur, ils font que la vie devient plus douce et plus sûre, plus quiète et plus agressive, en fonction directe de l'adaptabilité et de la finesse de leur jeu.

Dans cet amortissement des chocs imprimés au substrat matériel du *corpus vivens* par les agressions de l'ambiance, existe toute une gamme d'améliorations successives, qui sont le fait de l'évolution et pourraient servir de départ à une nouvelle classification des animaux. Sous ce rapport, l'homme conserverait la place privilégiée que d'autres modes de distinction lui ont attribuée parmi tous les êtres de la nature ; il est celui d'entre eux à qui ses multiples amortisseurs mécaniques, hydrauliques, chimiques ou autres, procurent le maximum de confort vital, l'existence à la fois la plus moëlleuse, la mieux nuancée, et au meilleur rendement dynamique, l'entrée en jeu de ses divers appareils, en toutes circonstances, le mettant à l'abri des effets de surprise et lui procurant un « ressort » inégalé.

Rien d'étonnant, donc, à ce que, seule espèce animale dans le monde, l'homme soit omniprésent sur la surface de la terre, et, de l'Equateur aux Pôles, de la Mer à la Montagne, se trouve partout chez lui, adapté, en fonction de la valeur de sa constitution personnelle, à toutes les latitudes, à toutes les altitudes, à tous les climats. Alors que le végétal se limite, en quelque sorte, à traduire plus ou moins fidèlement le milieu où il s'épanouit, l'homme y reste soi-même et tend à y installer sa domination.

Si merveilleux que soient les dispositifs naturels dont l'homme a la jouissance, ils ne sauraient cependant suffire à tout et en toutes occasions : ils ont, tout comme les dispositifs industriels, leur échelle de fonctionnement, leurs limites de résistance, ce qui nous interdit de trop leur demander, sous risque de les *endommager, de les fausser ou de les détruire*. Et c'est ici qu'au premier chef intervient le facteur personnel, lui-même étroitement lié au groupement, à la race, à l'hérédité. L'inégalité des individus, face aux obstacles qui se dressent sur la voie où ils se sont engagés, cette inégalité est flagrante et quasi irréductible, tout au moins dans le temps où nous avons le loisir de l'observer. Sans prendre garde qu'il participe de toutes ses forces à une course vers le néant, l'homme, dans le souci d'égalitarisme qui le ronge toujours davantage, se substitue à la nature et s'évertue à changer la figure de la flore et de la faune qui l'environnent. A partir des espèces constituées par le lent travail des millénaires passés, il crée des races, des sous-races et des variétés, alors que, dans le même temps, il standardise des

types. Sélection par l'homme, au service de l'homme.

Le combat engagé a ses fluctuations et la nature a ses revanches, auxquelles il est temps que nous arrivions, — frappant impitoyablement les audacieux qui ont trop présumé de leur puissance. Du physiologique, où ils pensaient demeurer envers et contre tout, elle les entraîne vers la pathologie. La nécessité a fait naître une médecine tropicale, dont nous n'avons pas la prétention de résumer ici les enseignements, mais dont nous devons cependant connaître les directives principales.

Dans les atteintes auxquelles un Européen, un Blanc implanté depuis peu dans une région tropicale peut être la victime, il en est de deux catégories principales : les unes, qui ne sont pas toujours les plus dangereuses pour l'existence du sujet, sont soudaines, brutales et se manifestent visiblement presque dès le principe : ce sera, par exemple, le cas d'un érythème ou d'un coup de chaleur, ou encore d'une infection à marche accélérée ; les autres sont insidieuses, progressent lentement et, lorsqu'elles déclenchent des troubles vraiment perceptibles, elles ont déjà exercé des ravages irréductibles dans l'organisme, enlevant tout espoir de retour en arrière. Fâcheuse illustration de cette loi biologique, en vertu de laquelle de petits chocs indéfiniment répétés sont plus sûrement générateurs de lésions évolutives graves que ne peut l'être une attaque massive, mais unique. Alors apparaît le cortège de toutes ces affections chroniques, de ces déformations fonctionnelles, — nous allions dire : de ces gauchissements organiques, — qui fragilisent un individu et le condamnent désormais à mener une existence précaire.

Or, il en est de nos moyens de résistance aux agressions du milieu comme il en est de toutes nos autres aptitudes : elles sont limitées dans leur puissance ainsi que dans leur durée, et l'extension de capacité de certaines d'entre elles se trouve toujours compensé par le retrait ou l'amenuisement de toutes les autres. Tant il est vrai que, biologiquement parlant, il est impossible de miser sur tous les tableaux à la fois.

Il n'est donc pas suffisant qu'un individu soit physiologiquement intact pour qu'il ait la certitude de posséder tous les atouts dans son jeu. Il lui faut, en sus, posséder constitutionnellement des systèmes-tampons en mesure de répondre victorieusement aux agressions répé-

tées qui proviennent de l'ambiance. Tout au moins, celles qui sont la menue monnaie d'un assez long séjour dans les régions dont l'individu n'est pas un hôte normal ; pour les autres, qui sont le fait du hasard, c'est une chance à courir, et leur survenance occasionnelle nous dispense d'avoir à les envisager.

Précisons davantage notre pensée. Voici l'homme blanc, celui qu'il nous intéresse le plus, en l'occurrence, de prendre pour exemple : c'est lui qui est le véritable et unique conquérant de la surface terrestre tout entière. Il semble donc que ce soit également lui qui soit pourvu des « antichocs » physiologiques les plus approchants de la perfection. Les observations statistiques sont là pour montrer qu'il n'en est rien, et que les hommes de couleur peuvent s'acclimater plus aisément dans des régions froides du globe, que les blancs ne le peuvent faire en des régions exceptionnellement chaudes et humides. Mais le blanc peut se sauver en obéissant aux strictes prescriptions de la climatologie hygiénique, ou préventive. Question de volonté, qui peut lui permettre de faire pencher la balance en sa faveur.

Ce n'est pas, dans cette revue synoptique, le lieu de nous étendre sur les conditions d'hygiène relatives à l'habitation, au vêtement, à l'alimentation auxquelles doit se plier le colon. Les sources fournissant sur ce sujet les plus précieux renseignements sont nombreuses et nous ne pouvons que renvoyer les intéressés vers elles. Mais, toujours à titre d'exemple, il nous faut insister un peu sur cette question de l'Homme blanc.

Il y a longtemps, déjà, que la pathologie comparée a eu son attention attirée sur le problème des déficiences pigmentaires, à la suite d'observations répétées sur les animaux blancs qui sont, sans contestation possible, non seulement — comme il est logique de le penser — sensibles aux maladies de lumière et aux intenses irradiations solaires en général, mais aussi à certaines intoxications alimentaires ou infectieuses qui déciment les troupeaux et en éliminent rapidement, par *exitus*, les sujets décolorés. L'Homme n'échappe pas à cette règle et le cas du poète Arthur RIMBAUD, mort jadis en Abyssinie d'un sarcome osseux, d'origine solaire, en est une frappante illustration. Mais la qualité de Blanc est chose toute relative : les uns, qui sont, à l'ordinaire, des bruns ou des châains foncés, ont conservé en leur milieu intérieur, cellulaire et humoral, la fa-

culté de noircir au soleil ; les autres, qui sont représentés par la grande majorité des blonds ou des châains-clairs, semblent l'avoir, dans leur ensemble, à peu près complètement perdue. Ce sont eux qui forment des individus vulnérables, lesquels se recrutent principalement dans les peuples anglo-saxons et nordiques.

Au cours de la dernière guerre, la solution de ce problème s'est posée avec acuité, au sujet des troupes américaines et britanniques engagées dans les opérations du Pacifique. Fort heureusement, les chimistes des États-Unis sont parvenus à résoudre la question, partiellement et en ce qui concerne les atteintes dues à un éclaircissement trop riche en rayons ultra-violet. Ils ont composé des produits de revêtement cutané, présentés sous formes de pommades spéciales capables d'absorber les rayons nocifs par leur longueur d'onde et par leur intensité.

Ce qui reste acquis, c'est que les individus se classent, comme l'a indiqué le Professeur MOURIQUAND, en *météorolabiles* et en *météororésistants*, selon leur aptitude, congénitale ou acquise, à résister victorieusement à l'action des variations atmosphériques ou, par extension, des variations climatiques. Les spécialistes ont mis en évidence cette loi, qui n'est point contraire aux enseignements de la simple mécanique appliquée, que l'adaptation fonctionnelle d'un organisme à des circonstances exceptionnelles pour lui, est d'autant plus aisément atteinte qu'elle est plus progressive et ménagée. Ce qui est le plus dangereux pour nos dispositifs amortisseurs, c'est d'être soumis à des variations trop brusques et ne leur permettant pas de mettre en jeu leur possibilité d'auto-réglage, de prendre le temps nécessaire à leur réinstallation sur d'autres constantes d'équilibre. Là est une indication majeure pour le néophyte.

Or, il se trouve — ainsi le veulent les conditions modernes de transport de la métropole aux divers points de son empire — que le progrès, symbolisé dans la rapidité des avions, s'oppose aux transitions ménagées et à l'accoutumance dont elles sont génératrices. De sorte que le « déraciné » se trouve subitement introduit dans un milieu inhabituel où son organisme rencontre, sans période préparatoire, des excitations lumineuses, caloriques, ioniques et électroniques, hygrométriques et d'autres encore, qui soumettent tous ses organes et appareils physiologiques à un travail inaccoutumé, risquant d'être au-dessus de ses forces,

et lui rendant assez désagréable son premier temps de séjour à la colonie.

La lumière, on le sait, est plus agressive que la chaleur, et cette dernière n'est mal supportée qu'au-dessus d'un certain taux d'humidité, jugulant la régulation thermique apportée par la transpiration. Les états orageux qui s'installent presque en permanence dans certaines régions, ajoutent au désarroi d'un organisme déjà surmené. Les médecins et les hommes de laboratoire sont parvenus à faire la part de ce qui revient au système nerveux et à l'appareil musculaire, aux organes digestifs et plus particulièrement à la glande hépatique, à la circulation lymphatique et sanguine, dans les troubles accusés par les divers métabolismes et leur régulation.

Du côté nerveux, à une surexcitation première ne tarde pas à succéder un état de dépression, qui entraînent, dans leur succession, un déséquilibre vago-sympathique, se traduisant lui-même par un dysfonctionnement de tous les organes internes. De là naissent ces céphalées, ces crises d'irritation résolues en crises d'abattement, ces anomalies de caractère, cette lassitude générale, ces états anxieux pouvant aller jusqu'à l'angoisse véritable, l'insomnie persistante, tous phénomènes indiquant un dérèglement profond de toutes les fonctions habituelles (1). Dans une étude publiée il y a plus de trente ans, le Dr BERILLON a signalé « la névropathie coloniale, abolition paroxystique du pouvoir de contrôle mental », plongeant ses victimes dans des états hypnoïdes ayant un certain caractère de permanence et de continuité. L'existence de ces individus se passe dans un état de semi-somnolence, d'apathie intellectuelle qui n'est pas incompatible avec l'accomplissement d'actes machinaux, mais abolit toute activité entreprenante et toute initiative réelle. Mais ce ne sont point là des troubles vraiment graves, car il leur faudrait une trop longue persistance d'installation pour qu'ils devinssent lésionnels.

Arrêtons-nous un instant, dans le but de nous justifier d'un reproche qui pourrait naître dans l'esprit de ceux qui veulent bien nous lire : celui de pousser au noir le tableau des petites et des grandes misères auxquelles ris-

quent d'être soumis ceux partant s'installer en zone tropicale. Notre intention est à l'opposé. Partant de ce principe qu'un homme averti en vaut deux et que prévenir vaut mieux que guérir, nous avons tenté une simple esquisse des mécanismes naturels par le moyen desquels l'homme se défend contre les agressions du nouveau milieu où il va vivre. Surtout, nous avons formé le dessein de tracer la ligne de partage entre les troubles passagers, ceux qui n'ont pas encore franchi cette barrière redoutable de l'irréversibilité et de l'apparition des états chroniques, ces derniers à peu près irréductibles par la thérapeutique moderne, en dépit de ses efforts continuels. Quoique nous fassions, il y aura toujours une limite aux possibilités humaines, et nous voudrions marquer en quel point se trouve l'obstacle que chacun ne doit pas chercher à franchir, sous peine de courir à un cuisant échec.

Les atteintes organiques qui, dès l'abord, intéressent notre sensibilité consciente, ces atteintes, avons-nous dit précédemment, sont moins graves que les atteintes dissimulées, celles qui nous préviennent toujours trop tard et lorsque les dégâts sont déjà étendus. En parlant du foie et de la vésicule biliaire, le Professeur M. CHIRAY avait coutume de dire que c'étaient là « des organes qui s'exprimaient mal », autrement dit, des organes dont les manifestations douloureuses n'étaient pas toujours au niveau de l'importance des troubles dont elles auraient dû être les traductrices fidèles. On en pourrait presque dire autant de tout ce qui concerne le fonctionnement de nos viscères, lorsqu'il est anormal. Chacun sait que les néphrites qui condamnent avec certitude leur porteur, évoluent d'une manière tout à fait silencieuse pendant de nombreuses années et ne se révèlent que dans une période où les soins les plus éclairés sont impuissants à prolonger le patient fort longtemps au-delà du terme fixé par le diagnostic.

Ce sont ces *météoropathies* ignorées, ces déficiences de la sensibilité normale des individus, sur lesquels nous avons le devoir de maintenir en éveil la vigilance des intéressés. L'action déprimante des climats tropicaux sur la nutrition et les sécrétions digestives est chose bien connue. Si nous en exceptons l'intestin, sujet à des infestations ou à des infections qui ne nous laissent pas, dans leur totalité, entièrement désarmés, c'est le foie qui est le plus souvent atteint chez le colonial, non point par surmenage dont les abus alimentaires ou la satisfaction des besoins artificiels peuvent être

(1) Le médecin général SICKÉ, des troupes coloniales, a trouvé un remède efficace dans la lutte contre le « coup de chaleur » en prescrivant à ses hommes l'absorption, en dehors des repas, de tablettes de chlorure de sodium dosées à 0,10 gr. chacune. Ainsi disparaissent céphalées, crises d'irritation, lassitudes, dont les manifestations, quand elles se reproduisent, sont beaucoup moins tenaces.

la cause directe, mais aussi par insuffisance naturelle à répondre aux efforts supplémentaires qui sont exigés de lui dans les conditions nouvelles où il est placé. Le malheur est que, en cette occurrence, la glande hépatique transforme mal les substances protéidiques et n'élimine pas les polypeptides, toxiques pour l'organisme, qui en résultent, non plus que les toxines de formation endogène. En un mot, c'est la fonction antitoxique du foie, fonction éminente s'il en fut, qui se trouve carencée.

Les héliotraumatismes peuvent engendrer toute une série d'autres dérangements de notre économie. Tant que ceux-ci se maintiennent au dessous d'un certain niveau, des remèdes appropriés peuvent enrayer le mal. Aussi convient-il, en définitive, de procéder à des explorations fonctionnelles périodiques chez les sujets qu'un examen préalable, et, si possible, antérieur à leur départ de la métropole, aura révélés comme faiblement armés dans la lutte sévère où va s'engager leur foie.

*
**

Comme s'il n'était pas suffisant d'avoir à se défendre contre les irritations créées par le milieu physique, l'homme doit aussi supporter les attaques survenant du milieu animé. Point n'est besoin de faire remarquer que, sous le climat tropical, éminemment favorable au développement prodigieux d'une flore et d'une faune où les espèces se comptent par milliers, les être qui cherchent à assurer leur existence aux frais de celle de l'homme sont aussi nombreux que variés. Le parasitisme sous toutes ses formes, infectantes et infestantes, directes et indirectes, épidémiques et autres, sévit en permanence, mais il est lui-même sous une dépendance beaucoup plus étroite qu'on n'aurait autrefois pu le penser, vis-à-vis des incitations en provenance du milieu physique. TCHILIEWSKY a montré une étroite corrélation entre accès de paludisme (malaria) et tension électrique atmosphérique, tandis que d'autres auteurs, modifiant totalement notre conception des épidémies, ont établi que la virulence microbienne était exaltée par certains facteurs atmosphériques. D'où il suit que la contagion d'un sujet à un autre, tenue jusqu'ici comme le mécanisme essentiel du développement des épidémies, ne semble plus être chose obligée, chaque sujet pouvant être contaminé individuellement, en fonction de sa fragilité per-

sonnelle et de sa faible défense contre certaines attaques microbiennes. Cette fragilité est elle-même déterminée par une déficience hépatique, à moins que ce ne soit par une lésion des centres nerveux (METALNIKOFF), ou par toute cause encore agissant souvent, de manière indirecte, dans ce que MAX. SORRE a appelé les « complexes pathologiques » : Maladie du sommeil, causée par le trypanosome dont l'agent vecteur est la mouche Tsé-Tsé ; Malaria, dont un agent est le *Plasmodium vivax*, dont l'anophèle est le vecteur ; Fièvre jaune, déterminée par un virus filtrant dont un moustique est le véhicule, etc. Quant aux parasites proprement dits, nous n'en finirions pas, tant la liste en est imposante, s'il fallait rappeler les cycles compliqués qu'ils doivent parcourir avant d'échouer chez un dernier hôte appartenant à l'espèce humaine. Fort heureusement, soit par raison de simple hygiène, soit par immunité naturelle du Blanc à l'égard de certains éléments figurés, soit par manque d'adaptation de ceux-ci à la qualité spéciale de nos humeurs, ou, peut-être, par l'effet de toutes ces causes réunies, il semble que les autochtones soient moins bien protégés que nous contre les agressions de certains microbes (trypanosomes, par exemple) ou de certains vers et insectes.

En définitive, ce qui constitue le principal de notre faiblesse, c'est de ne pas être en possession d'un sens interne s'élevant sur le plan du conscient et qui puisse nous avertir en temps voulu des variations pathogènes dont les facteurs atmosphériques peuvent, ensemble ou séparément, être l'objet. Notre système nerveux autonome enregistre bien les impressions qu'engendrent ces variations ; lui-même, ou notre foie, ou quelque autre de nos viscères, peuvent en être affectés d'une façon, ou fugitive, ou permanente, mais l'unicité de ces enregistrements leur interdit de franchir le seuil à partir duquel s'établit la sensibilité véritablement situante et avertissante. Cette dernière est la seule gardienne vigilante de notre individu, mais elle exige un double enregistrement, avec un décalage de phase générateur de ce relief qui se manifeste dans nos relations sensibles avec le milieu externe et qui élève la perception jusqu'à la conscience. Mais ceci est une autre histoire...

C. LAVILLE.